

Sous la burqua, quelle vérité ?

J'avais embarqué, à Lahore, à bord d'un Fokker 27 (cela vous dit-il quelque chose ?) de la Compagnie Afghan Airlines. Le vol pour Kaboul n'était pas direct. Une escale était prévue à Peshawar.

L'aéroport de cette ville était petit, sale et triste. Je devais y passer trois heures. Quelle horreur ! Mais le chef d'escale était sympathique et causant. Avais-je le temps d'aller un peu visiter la ville ? Il mit sa voiture à ma disposition et le chauffeur, qui baragouinait un anglais mêlé de mots étranges (du pachtoun ?) m'emmena visiter le souk. Je ne regretterai jamais cette excursion improvisée ! J'y découvris des marchands d'armes qui proposaient, en vente libre, des sabres bien effilés mais aussi des revolvers et des kalachnikovs ! Les bijoutiers avaient des étals magnifiques : colliers d'ambre, pendentifs en or, boucles d'oreilles, etc... C'est avec un peu de regret que je regagnai l'aéroport. Je remerciai le chef d'escale qui me demanda : « Reviendras-tu ? » « Certainement car je n'ai pas tout vu » « Alors apporte-moi une bouteille de whisky et le dernier Play Boy ». Moi qui croyais l'alcool interdit au Pakistan et les mœurs très contrôlées, je fus surpris de sa demande, à laquelle je répondis simplement : « Tu peux compter sur moi ! ».

Le vol jusqu'à Kaboul fut calme et me permit d'admirer des montagnes magnifiques tout au long de notre trajet.

J'avais une chambre à l'Intercontinental, seul hôtel de luxe de Kaboul. Dès le hall, je fus « écrasé » par la présence russe, effective depuis décembre 1979, donc depuis 4 mois. J'eus l'impression d'être entouré par une multitude de clones de Brejnev. Grands manteaux gris, chapeaux également gris, visages stricts et sans sourire. A la réception, le maître d'hôtel me précisa à voix basse que j'étais le seul non-russe présent dans l'hôtel. Allais-je survivre à une telle promiscuité ?

Le soir, au restaurant, mon voisin m'interrogea en russe, langue que je n'ai jamais pratiquée. Devant mon incompréhension manifeste, il enchaîna en anglais pour me souhaiter un bon appétit. Et ce fut tout, mais je me savais surveillé.

Avant mon premier rendez-vous pour parler du financement d'une sucrerie confiée à une firme française, je disposais d'un jour de liberté. Idéal pour mieux connaître la ville, en allant m'y promener à pied. C'est une habitude chez moi, qui me permet, à partir de ce que je vois et je ressens, de me faire une première opinion sur le pays où je suis.

Je n'avais en mémoire que quelques vagues articles sur l'Afghanistan. Les rues de Kaboul étaient très animées. Comme on me l'avait dit, beaucoup

d'hommes étaient habillés « à la pachtoun » : un turban comme couvre-chef, une robe longue¹ et un sarouel. Ils n'avaient pas l'air pressé et semblaient ignorer les Russes qu'ils croisaient. Mais eux me regardaient avec insistance. Il y en eut même deux qui me suivirent chez un cordonnier qui vendait de magnifiques chaussures en cuir, style Rangers, qui me tentaient beaucoup.

Je vis aussi des femmes, cachées derrière leur burqua, ce voile intégral avec, devant les yeux, une sorte de grille permettant de voir. Mais quoi ? La vision des intéressées devait être très partielle mais cela n'avait pas l'air de les gêner. Et en plus elles portaient des gants pour cacher leurs mains ! Mais que faisais-je dans ce pays si obscurantiste ?

J'avais choisi de prendre mon petit-déjeuner dans ma chambre afin de côtoyer, le moins possible, les « moujiks » qui avaient monopolisé l'hôtel. La femme de chambre fut très ponctuelle. Elle était de taille moyenne et portait une tenue identique à celle des femmes croisées hier dans la rue, avec un badge à son nom : Zana. Je lui trouvais une grande souplesse dans ses mouvements. Malgré sa burqua, elle me servit avec grâce et, en me quittant, elle murmura : « See you tomorrow or tonight ». Diable, elle connaissait même quelques mots d'anglais. Pure Afghane ou espionne russe ? Car elle avait, à mon avis, regardé de bien près mes bagages. Devait-elle ensuite rendre compte ?

Ma journée de travail, le lendemain, ne fut guère fatigante. Je fus reçu par le Président de la Banque Melli, tout fier d'avoir quitté son poste d'instituteur pour diriger cette belle banque commerciale. Il parlait anglais et m'avoua ne pas bien connaître les financements internationaux. Je lui enseignai donc l'essentiel (niveau école maternelle, grande section). Il était ravi et m'invita à....prendre une tasse de thé à la menthe.

De retour à l'hôtel, la réception m'annonça que mon dîner me serait apporté dans ma chambre, par Zana, vers 18 heures. Ouf, cela m'éviterait de côtoyer les Russes !

Zana fut ponctuelle. J'engageai prudemment la conversation en anglais. Finalement elle se débrouillait assez bien. Elle était originaire de la vallée du Panchir, était célibataire et travaillait à l'hôtel depuis deux ans.

Son vêtement, bleu sombre, comportait de nombreuses broderies, certaines flottantes. Elle ne broncha pas quand j'en pris une dans ma main pour en admirer la finesse. Elle avait même l'air contente. Je ne pouvais voir ses traits mais elle le

¹ En pachtoun le turban se dit « pakul » et la robe « perahan wa tunbah »

manifestait par de petits gloussements, certes parfois un peu rauques. Elle me souhaita une bonne nuit et partit sur un « See you tomorrow » bien franc.

Avoir une aventure à Kaboul ? pourquoi pas ? mais alors en douceur et sans éclats ! de quoi au retour à Paris épater un certain nombre de mes amis.

Les négociations étaient désastreusement lentes. Mes interlocuteurs n'y comprenaient pas grand-chose et passaient leur temps à discuter en afghan. Du projet ? ou d'autre chose ?

Pendant leurs conversations, l'image de Zana me revenait souvent en tête. Je décidai de franchir un nouveau pas, le soir même, après le dîner.

Quand elle vint rechercher mon plateau repas, je lui montrai un collier d'ambre acheté au souk de Peshawar et lui suggérai de l'essayer. Il y eut d'abord de sa part un geste poli de refus puis elle tendit la main. Son bras sortit légèrement de sa robe et j'y aperçus, dessus, un duvet noir qui n'avait rien de féminin.

Mais alors, quand en parlant, elle avait comme un enrouement qui grasseyait au fond de sa gorge, que signifiait-il ? J'eus brusquement un doute énorme mais je restai calme. Je passai dans son dos en agitant le collier, le plaquai sur sa poitrine, qui se révéla toute plate, et le remontai brusquement. Mes mains, sous le voile, rencontrèrent une barbe bien fournie. Je lui arrachai sa burqua !

Ma petite Zana n'était en fait que Zaki, un jeune homme tremblotant, qui se mit à pleurer doucement. Homosexuel ? ou valet à la solde des Russes ? ou espion pour les Talibans ?

Bas les masques !

« You only know it » me dit-il en larmoyant.

Il remit lentement et avec soin sa burqua et partit, sans un mot, avec mon plateau.

Je ne l'ai jamais revu. Je n'ai rien dit. Était-il protégé ? appartenait-il à un réseau ? a-t-il en douce regagné son Panchir natal ? ou voulait-on me compromettre ?

La sucrerie n'a jamais été, ni construite, ni financée.